



Entre quête scientifique et quête identitaire : la littérature d'anticipation turco-ottomane

Mignon Laurent

Pour citer cet article

Mignon Laurent, « Entre quête scientifique et quête identitaire : la littérature d'anticipation turco-ottomane », *Cycnos*, vol. 22.2 (La science-fiction dans l'histoire, l'histoire dans la science-fiction), 2005, mis en ligne en octobre 2006.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/650>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/650>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/650.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118

ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

Entre quête scientifique et quête identitaire : la littérature d'anticipation turco-ottomane

Laurent Mignon

Laurent Mignon, né à Arlon (Belgique) en 1971, Laurent Mignon a grandi à Ettelbruck au Grand-Duché de Luxembourg. Ses études universitaires de philologie orientale l'ont entraîné de Bruxelles à Amman et d'Istanbul à Londres. Depuis 2002, il est professeur adjoint à l'université de Bilkent à Ankara (Turquie). Il y enseigne la littérature turque du 19^{ème} et 20^{ème} siècles et la littérature comparée. Il est éditeur adjoint du *Journal of Turkish Literature* et collabore à diverses revues en Belgique, en Grande Bretagne, au Luxembourg et en Turquie. Ses ouvrages incluent entre autres *Çağdaş Türk Şiirinde Aşk Âşıklar Mekânlar* (Amour, amants et espaces dans la poésie turque moderne), Ankara : Editions Hece, 2002), *Elifbâlar Sevdası* (La passion des alphabets), Ankara : Editions Hece, 2003, *Tigres de papier et monstres édentés*, Bruxelles & Luxembourg : Editions Memor & Les cahiers luxembourgeois, 2003 et *Neither Shiraz Nor Paris : Papers on Modern Turkish Literature*, Istanbul : Les éditions Isis, 2005.

littérature turque, littérature d'anticipation, occidentalisation

La littérature d'anticipation turco-ottomane est un sujet qui a été négligé par les chercheurs en Turquie et ailleurs. Le rejet du merveilleux en littérature par les auteurs réformateurs du 19^{ème} siècle est une des raisons du développement tardif de la littérature d'anticipation en Turquie ottomane. Pourtant, dès la fin du 19^{ème} siècle, des écrivains ottomans ont commencé à produire des textes de littérature d'anticipation. Dans ces nouvelles et romans, ils s'interrogeaient si l'adoption de la technologie et des sciences développées en Occident, jugée nécessaire pour faire face aux défis du monde moderne, était compatible avec la survie de la tradition turco-ottomane et islamique. Ainsi les auteurs de science-fiction ont participé à un des principaux débats intellectuels de l'époque.

La thèse selon laquelle le développement scientifique et industriel fut un des facteurs principaux à l'origine de l'émergence de la littérature de science-fiction est, sans doute, une des raisons pour lesquelles peu d'intérêt a été porté jusqu'à présent aux littératures de science-fiction non-occidentales. En effet, selon cette thèse, il eut été étonnant que soit produite dans des régions du monde où le développement scientifique et industriel était lent ou inexistant une littérature de science-fiction digne de ce nom. Et pourtant en Turquie ottomane, dès la fin du 19^{ème} siècle, quelques auteurs ont abordé ce « genre », qui leur permettait de se demander si l'adoption de la technologie et des sciences développées en Occident, jugée nécessaire pour faire face aux défis du monde contemporain, était compatible avec la survie de la tradition turco-ottomane et islamique. Bien que cette interrogation eût été centrale dans les débats intellectuels de l'époque, ni les milieux universitaires turcs, ni même les nombreux amateurs de science-fiction en Turquie ne se sont intéressés à la littérature d'anticipation turco-ottomane.

Mon exposé consistera en deux parties. Dans un premier temps, j'aborderai certaines questions concernant l'historiographie et l'histoire de la science-fiction turco-ottomane, avant de me concentrer sur la place de l'histoire dans la littérature d'anticipation de langue turque produite les dernières décennies de l'Empire ottoman.

Histoire d'une disparition : La science-fiction turco-ottomane

Au mois de janvier dernier, le webzine de science-fiction turc *Le Monde perdu* (Kayıp Dünya) lançait l'appel suivant : « Nous avons suffisamment consommé..., produisons donc un petit peu à notre tour ! Vous avez la parole dans le domaine du fantastique et de la science-fiction »¹. Il s'agissait d'un appel à textes pour le deuxième volume d'une anthologie de nouvelles fantastiques et de science-fiction turques. Le premier volume, édité par Özlem Alpin, avait paru en 2003 et contenait onze nouvelles de science-fiction, avant tout contemporaines. La seule exception était un texte résolument satirique de l'auteur Refik Halit Karay (1888-1965) « Cela doit être une illusion », datant de 1921.² L'éditrice laissait sous-entendre qu'il n'existait pas de science-fiction en langue turque avant cette date. Cette opinion est partagée par un des grands spécialistes turcs du genre, Zühtü Bayar.³ Encore plus tranchée était l'opinion de l'auteur Orhan Duru qui certifiait, en janvier 1973, dans le cadre d'un dossier consacré à la science-fiction dans la revue de la très officielle et respectable *Association de la langue turque* (Türk Dil Kurumu),⁴ qu'il n'existait pas de science-fiction turque et que la littérature en ce domaine consistait avant tout en de mauvaises traductions.⁵ Les spécialistes de la littérature de science-fiction turque soulignent qu'elle constitue un phénomène récent. Certes, tous sont d'accord pour dire qu'il existe des textes précurseurs dans la tradition littéraire ottomane. La téléportation (*tayy-ı mekân*) ou bien la dilatation temporelle (*bast-ı zamân*) sont des événements assez courants dans les récits traditionnels. On notera également que les saints dans des récits hagiographiques ont souvent la capacité de lire les pensées d'autrui, ainsi que d'autres attributs qu'on associe volontiers avec des intelligences extra-terrestres ou artificielles. Mais des récits tels que *Le Livre d'Iskender* (*İskendernâme*), ou même certains passages du *Livre des voyages* (*Seyâhatnâme*) d'Evliya Çelebi (1611-1682) peuvent difficilement être considérés comme des textes de science-fiction. En effet, pour les auteurs de ces textes, le merveilleux fait partie de la vie de tous les jours. Leurs récits ne sont pas le produit d'une réflexion rationnelle et, plus ou moins, positiviste sur le développement technologique, scientifique, politique ou culturel. Pourtant il n'est pas rare que des ouvrages ou bien des articles traitant d'autres sujets concernant la littérature de la deuxième moitié du dix-neuvième et du premier quart du vingtième siècle mentionnent, en passant, la présence de caractéristiques de la littérature d'anticipation dans des textes de l'époque.⁶ L'attitude conservatrice de la grande majorité des chercheurs dans le domaine la littérature turque explique, en partie, qu'ils ne se soient pas penchés sur la science-fiction et cela probablement parce qu'ils la considèrent comme un sous-genre littéraire, une attitude qui n'est pas inconnue sur les terres à l'ouest du Bosphore. Il est important de savoir que les amateurs de science-fiction n'ont souvent pas accès aux textes publiés avant 1928, année de la réforme de l'alphabet, c'est-à-dire du passage de l'alphabet arabe à l'alphabet latin. Les œuvres n'ayant pas été retranscrites sont très souvent condamnées à l'oubli. Ainsi l'ouvrage de futurologie de Celal Nuri İleri (1877-1939) *Histoire*

1 Voir : www.kayipdunya.com/01-05/ozlem_alpin/cagri.php.

2 Refik Halit, « Hülya Bu Ya » dans Özlem Alpin, *Türk Bilimkurgu Öyküleri*, Istanbul : İm Yayınları, 11-22.

3 Zühtü Bayar, *Bilimkurgu ve Gerçeklik*, Istanbul : Broy, 2001 : 188. Bayar mentionne aussi une pièce d'Abdülhak Hamit (1852-1937) *Le passage des spectres* (Ruhlar Geçidi, 1917). Cette information est erronée car ce texte, qui certes contient de nombreuses caractéristiques des littératures du merveilleux, n'est pas de la science-fiction. L'auteur a probablement confondu cette pièce avec *Les Terriens* (Arzîler), qui est en fait la suite du *Passage des spectres* et fut écrite en 1922, mais seulement publiée en 1925.

4 « Bilim Kurgu Dosyası », *Türk Dili Dergisi*, 256, Janvier 1973: 332-351.

5 Orhan Duru, « Bilim Kurgu Nedir? », *Türk Dili Dergisi*, 256, Janvier 1973: 338-339.

6 On notera par exemple les ouvrages de Metin Kayahan Özgül *Türk Edebiyatında Siyâsi Rüyalarda* (Ankara: Hece, 2004) et Ayhan Yalçinkaya *Eğer'den Meğer'e : Ütopya Karşısında Türk Romanı* (Ankara : Phoenix, 2004) ou bien l'introduction écrite par İnci Enginün pour le sixième volume des œuvres théâtrales complètes d'Abdülhak Hamit Tarhan *Tiyatroları 6 : Kanbur* (Istanbul : Dergâh, 2002 : 9-21.)

de l'avenir (Tarih-i İstikbâl, 1914) ou bien le récit *Le Progrès en rêve ou bien vision de la civilisation islamique* (Rüyada Terrakî ve Medeniyet-i İslamiyeyi Ru'yet, 1914) de Molla Dâvud-zâde Mustafa Nâzım sont des textes fondateurs de la littérature de science-fiction turco-ottomane, dont les titres sont peut-être connus, mais le contenu inaccessible à la grande majorité des amateurs du genre.

Il est vrai aussi que certains chercheurs abordant le sujet ont une définition trop réductrice ou bien trop caricaturale de la science-fiction et négligent de nombreux textes dignes d'intérêt. Nous avons avant tout affaire à des textes de littérature d'anticipation et quiconque cherche des petits hommes verts et des voyages interplanétaires dans la littérature d'anticipation ottomane sera déçu. Notons tout de même qu'il existe une pièce d'Ali Nihad intitulée *Révolte sur Mars* (Merih'te bir İnkılâp, 1923) dont l'intrigue est basée sur le voyage d'un Terrien sur Mars et ses rapports avec les Martiens.⁷

La révolte contre le merveilleux

Peu de textes de science-fiction furent publiés avant 1923, ce qui explique, peut-être aussi, pourquoi ils sont passés inaperçus. Pourtant, on ne peut pas parler de désintérêt pour le genre à l'époque qui nous intéresse. Tout au contraire, des oeuvres de Jules Verne tels que *Vingt mille lieues sous les mers* (Deniz Altında 20.000 Fersah, 1890) et *De la Terre à la Lune* (Arzdan Kamere Seyahat, 1892) et de Herbert George Wells, tel que *L'Homme invisible* (Görünmeyen Adam, 1917) et *Les Premiers hommes dans la lune* (Kamerde İlk İnsanlar, 1920) furent reçus avec un intérêt indéniable par les lecteurs ottomans.

Les conditions d'émergence du roman et de la nouvelle turcs expliquent partiellement pourquoi la littérature d'anticipation ne se développa que tardivement en Turquie. Le premier roman en langue turque ne fut publié qu'en 1851. Il s'agissait de *L'Histoire d'Akabi*, une tragique histoire d'amour se déroulant sur fond de sectarisme religieux, écrite par le romancier arménien turcophone Hovsep Vartanian (1813-1879). Le premier roman écrit par un auteur turcophone musulman fut *Les Amours de Talat et Fitnat* (*Taaşuk-u Tal'ât ve Fitnat*, 1872), de Şemsettin Sami (1850-1904), un roman où le conflit entre les aspirations personnelles des protagonistes et la trop grande rigidité traditionaliste de la société était la cause d'un dénouement tragique. Les premiers romanciers turco-ottomans avaient une approche utilitariste du roman. Cela ne veut pas dire qu'ils ne s'intéressaient pas à des questions d'ordre esthétique, mais que leur but principal était de faire passer un message à contenu socio-politique. Ils se révoltaient contre la littérature traditionnelle, contre la nature métaphorique et mystique de la poésie classique et l'univers merveilleux des récits en prose. Dans un essai qui allait avoir un impact certain sur la littérature de l'époque, le romancier et poète Namık Kemal condamnait, en 1885, avec véhémence la tradition littéraire ottomane :

[...] nos histoires sont basées sur des descriptions de sujets complètement surnaturels et irréalistes tels que la découverte de trésors avec l'aide de charmes, des plongées dans la mer qui aboutissent dans l'encrier de l'auteur, des êtres consommés par la douleur, et des montagnes percées avec des massues. Ces récits ne peuvent pas être considérés comme des romans, car ils ne contiennent pas de descriptions morales, ni d'explications des coutumes ni même d'analyses des émotions, les conditions mêmes de la littérature. Ce sont des histoires de bonnes femmes. Des poèmes tels que *La Beauté et l'amour* (Hüsn ü Aşk) et *Leyla et Medjnoun* doivent être considérés de par leurs thèmes et techniques narratives, comme des traités mystiques.⁸

7 Metin And, *Meşrutiyet Döneminde Türk Tiyatrosu 1908-1923*, Ankara: Türk İş Bankası Kültür Yayınları, 1971: 265. A noter aussi que la pièce fut à base de l'opérette *Zühre*. Au sujet de cette opérette voir: Gökhan Akçura, « Zühre ya da Süha'nın Gezegenlerarası Tecrübeleri », *Express*, 45, 01.2005:28-29.

8 Namık Kemal, « Mukaddime-i Celâl », Celâleddin Harzemşah, Ed. Hüseyin Ayan, Istanbul : Hareket, 1969: 12.

Namık Kemal rejetait la littérature ottomane traditionnelle parce qu'elle n'était pas, selon lui, capable de décrire toutes les réalités humaines au contraire du roman européen. Bien que les avocats de la nouvelle littérature se référassent à des modèles occidentaux, il ne faut pas oublier que leur but était moins d'occidentaliser la littérature que d'approprier certains genres et ainsi de créer une littérature qui puisse faire passer effectivement des messages, à une époque où les puissances européennes menaçaient directement les intérêts ottomans, une époque où le pouvoir en place, la bureaucratie et les intellectuels réalisaient avec effroi que l'Empire avait cessé d'être une puissance conquérante mais était devenu un pays qui lentement se faisait conquérir, territorialement et économiquement. Les réformes modernisatrices dans les domaines politique, économique, social et culturel et l'importation de nouvelles technologies naissaient donc du besoin de faire face à ce que j'appellerai, le péril blanc, c'est à dire l'impérialisme colonialiste et l'expansionnisme des puissances européennes.

Le rejet du merveilleux en littérature explique pourquoi certains genres, comme la littérature fantastique et aussi la science-fiction, n'avaient guère la cote auprès des auteurs ottomans. La crédibilité et le réalisme étaient leurs principales préoccupations et les conditions *sine qua non* de la nouvelle littérature, du moins de la prose. Bien évidemment, il y avait des approches fort divergentes par rapport à la définition du réalisme. Dans un article datant du 2 avril 1890, l'auteur Ahmet Mithat Efendi (1844-1912) se faisait l'avocat d'un réalisme produit de l'imagination et de l'imaginaire, et allait même jusqu'à souligner la supériorité de Jules Verne sur Emile Zola. Selon lui, le réalisme littéraire pouvait être divisé en plusieurs branches :

- le roman social, c'est à dire l'école de Zola
- le roman policier
- les romans basés sur les voyages et les sciences, dont le grand-maître était Jules Verne⁹

Ce troisième point est important car Ahmet Mithat Efendi affirmait que les romans de Jules Verne, dont la popularité à l'époque est attestée, étaient des romans réalistes et donc les œuvres de type *vernien* étaient légitimes pour les auteurs partisans de la nouvelle littérature.

En effet Jules Verne, est cité comme le modèle même du roman « scientifique » (*Fennî roman* – expression turque pour la science-fiction), par Mehmet Celal (1867-1912) dans son anthologie *Exemples de littérature ottomane* (1896/97).¹⁰ Il est naturel que l'auteur de cette anthologie n'ait pas choisi de représenter ce genre par un auteur ottoman, puisqu'il n'existait pas de romans scientifiques ottomans. Néanmoins les premiers exemples de récits de littérature d'anticipation, avant tout des nouvelles, étaient écrits durant ces années-là. Comme de nombreux autres textes de l'époque, ils s'interrogeaient sur les conséquences que les réformes politiques, les importations technologiques et le développement industriel allaient avoir sur l'avenir de l'Empire ottoman, menacé de tous bords.

Utopies et dystopies d'Istanbul à Tsarigrad

Le premier texte digne d'intérêt fut publié anonymement au Caire en 1899. Dans ce récit hybride, intitulé « Que se passera-t-il ? »¹¹, le narrateur entraîne le lecteur à Istanbul rebaptisé Tsarigrad en 1950, où l'on inaugure une statue du Tsar pour marquer le cinquantième anniversaire de la conquête d'Istanbul par l'armée russe et la chute de l'Empire ottoman. Il s'agit d'un véritable scénario catastrophe : alors qu'avant la conquête près de 800 000 Musulmans et Turcs vivaient à Istanbul, il n'en reste plus que cinq ou six mille. Mais le gouvernement russe s'apprête à les déporter en Sibérie. Les Russes ont essayé d'effacer toutes

9 Ahmet Mithat Efendi, « Roman ve Romancılık Hakkında Mütâlaamız », Tercüman-ı Hakikat, 3547, 21 Mart 1306: 3.

10 Mehmed Celâl, Osmanlı Edebiyatının Nümûneleri, Istanbul, 1896: 180-181.

11 Anonyme, Neler Olacak, Le Caire, 1899.

les traces de l'histoire turco-ottomane. Les grandes mosquées telles que Bayazid et Sainte-Sophie ont été transformées en églises. La place de Bayazid, un des cœurs de l'Istanbul islamique, a été renommée « Place de la politique » et les opposants au régime du Tsar y sont exécutés. Certes, les Russes ne se sont pas contentés de « convertir » l'architecture istanbouliote : ils ont aussi bâti des symboles de leur autorité : des statues du Tsar ainsi qu'un pont reliant les deux rives du Bosphore, baptisé le pont Nicolas. La population musulmane est humiliée et opprimée : on assiste, par exemple, à une scène où un vieux cireur de chausseur est fouetté à mort par un policier. Le narrateur aussi est arrêté et, attaché à une laisse, il est conduit à un poste de police. Ainsi il a l'occasion d'assister à la révolte des prisonniers qui brisent leurs chaînes et marchent sur Sainte Sophie aux cris de « Vive le peuple ! Vive la liberté ! » Cette dernière scène nous donne le message central de la nouvelle : il faut plus de liberté. En effet, le narrateur apprend lors de son séjour dans l'avenir que le Sultan Abdülhamid avait préféré collaborer avec les Russes plutôt que d'écouter les revendications constitutionnalistes et démocratiques de la population, alors que le pays était à moitié conquis par l'armée russe. En effet, en 1899, le régime autoritaire d'Abdülhamid s'opposait aux réformes démocratiques et l'auteur anonyme de ce texte, en se propulsant dans l'avenir, voulait montrer que l'autoritarisme du sultanat allait être la cause de la disparition de l'Empire. Les concepts de « constitutionnalisme », « démocratie » et « liberté » étaient vivement débattus et leur rapport avec la tradition islamique était en question.

Le récit d'anticipation « Que se passera-t-il ? » n'aborde guère la question de l'impact du progrès technologique, mais il existe d'autres textes où les questions des nouvelles idées et du développement scientifique et technologique sont étudiées ensemble. Je parlerai de trois textes donnant une vision plutôt idyllique de l'avenir, avant de passer à trois autres textes où l'avenir est synonyme de déshumanisation. La défaite ottomane lors des guerres balkaniques (1912-1913) est le point de départ des récits utopiques.

Le premier texte est une nouvelle d'Ali Kâmi datant de 1913.¹² Suite à la débâcle balkanique, le narrateur décide de s'endormir et de se réveiller trente ans plus tard en 1943. A son réveil, il constate avec stupéfaction que toute sa famille et ses amis ont vieilli et que certains sont morts. Son fils, qu'il avait quitté à l'âge de cinq ans est désormais un homme de trente-cinq ans et il l'accompagne lors d'un périple à travers Istanbul. Istanbul est devenue une mégalopole où les maisons et villas individuelles ont été remplacées par d'immenses appartements. Les déplacements dans la ville se font en voiture, en tramway électrique, en chemin de fer et surtout en avion. De grandes avenues ont remplacé les ruelles exigües de la capitale ottomane. Le narrateur est surtout enchanté par l'existence d'une industrie nationale – par exemple, l'usine automobile *Ayastefanos*. L'Empire est auto-suffisant et le commerce est entre les mains des Musulmans turcs et non plus contrôlé par les minorités juives et chrétiennes. La raison du miracle économique est le résultat des politiques novatrices d'un gouvernement éclairé, dans le domaine économique et éducatif. Il envoie les étudiants en Europe, étudier les sciences exactes et non plus seulement les sciences humaines. De retour, ces jeunes gens mettent leurs connaissances en pratique et contribuent ainsi au développement de l'industrie nationale. Dans la nouvelle, la prise de conscience nationale est un autre facteur du développement. A une époque où les revendications indépendantistes des différents peuples de l'Empire Ottoman résonnaient aux quatre coins de la géographie impériale, souvent encouragées et activement soutenues par les puissances occidentales, les concepts d'unité nationale et d'indépendance économique, c'est à dire une certaine autarcie, étaient bien évidemment des thèmes centraux des débats de l'époque.

12 Ali Kâmi, « İctimâî ve İktisadî: Otuz Sene Sonra », *İctihad*, 64, 2 Mai 1329 : 1393-1397.

Un autre récit de ce genre fut publié par le poète Yahya Kemal (1884-1958), la même année.¹³ Il y fait directement référence au roman de Wells *La Machine à explorer le temps*. En effet c'est en le lisant que le narrateur s'endort et se réveille à bord d'une telle machine. Il débarque à Istanbul le 15 juin 2187. Dans un premier temps, il a du mal à reconnaître sa ville, mais il finit par retrouver et reconnaître certains anciens bâtiments tels que la Mosquée de Yeni Cami et le Palais de Topkapı. Il est frappé par l'existence de nouvelles institutions établies dans d'immenses palais, tels que la Banque Mondiale Islamique, la Société générale pour le développement, l'Académie musicale, ainsi que divers autres bâtiments abritant, avant tout, des fondations et sociétés ayant traits à l'éducation. Cette insistance sur l'économie et l'éducation n'est pas sans rappeler le texte d'Ali Kami. Mais la référence à des hauts lieux de l'architecture classique ottomane, l'existence d'un Arc de triomphe qui commémore toutes les victoires ottomanes et surtout l'indication que « le progrès, la prospérité et la richesse étaient le produit d'une évolution de 260 années »¹⁴, montre que Yahya Kemal crée un lien direct entre la gloire passée et à venir de l'Empire. Néanmoins il est étonnant que nulle victoire imaginée ou imaginaire ne soit inscrite sur l'Arc de triomphe. Le narrateur apprend que le régime autoritaire du Sultan Abdülhamid fut renversé par des révolutionnaires. Quand ces derniers furent fatigués de leurs querelles internes, un homme providentiel apparut et comprit que l'Empire pouvait être sauvé et régénéré par une nouvelle politique dans le domaine de l'éducation, qui finit par porter ses fruits. Le texte de Yahya Kemal est plus naïf que celui d'Ali Kâmi, et rappelle les textes de certains réformateurs de la première moitié du 19^{ème} siècle qui voyait dans la réforme et la généralisation de l'éducation une panacée pour tous les problèmes de l'Empire. Tout comme chez Kami, Istanbul est une mégalopole moderne où les déplacements par air sont ordinaires. Mais l'Istanbul de Yahya Kemal est toujours ottoman, c'est-à-dire plus cosmopolite que la cité nationale décrite par Ali Kâmi. Ce n'est pas étonnant puisque Yahya Kemal deviendra, dans les années suivantes, le chantre de la culture turco-ottomane, un projet culturel qui n'était pas tout à fait compatible avec l'orientation nationaliste turque de la jeune république turque.

Parmi tous les textes qui prévoient une parfaite synthèse entre modernisation politique et économique et survivance de la tradition, le roman de Molla Dâvud-zâde Mustafa Nâzım, *Le Progrès en rêve ou bien Vision de la civilisation islamique*,¹⁵ est le plus intéressant, et non pas seulement parce qu'il prévoit une sorte d'Union des états africains et asiatiques. Tout comme dans les récits précédents, c'est le désespoir causé par la défaite pendant la guerre des Balkans qui pousse le narrateur à partir à la découverte de l'avenir. En songe, il rencontre un ancêtre du nom de Molla Davud. Après avoir longuement débattu des maux rongant l'Empire ottoman, ce dernier lui propose de partir à la découverte du monde islamique quatre siècles plus tard. Molla Davud hypnotise le narrateur et tous deux se retrouvent à Istanbul au 23^{ème} siècle. L'Istanbul de Molla Dâvud-zâde Mustafa Nâzım partage la plupart des caractéristiques des Istanbul de Yahya Kemal et d'Ali Kâmi. Mais alors que, dans les textes précédents, les symboles de la modernité future, tels que les voyages en avion et en tramway électrique et les gratte-ciels, étaient moins le produit de l'imagination des auteurs que celui de leurs lectures au sujet de la vie dans les grandes villes de l'Europe occidentale et des Etats-Unis, Molla Dâvud-zâde Mustafa Nâzım, lui, est nettement plus inventif : il mentionne des uniformes ailés qui permettent de voler, des moteurs fonctionnant au vent ou à l'eau, des photographies vivantes en trois dimensions et, ce qui est beaucoup plus inquiétant, une machine à espionner ressemblant à un gramophone, ainsi que des miroirs-caméras qui permettent de surveiller tout Istanbul. L'état idéal de Molla Dâvud-zâde Mustafa Nâzım est assez totalitaire: Il est régi par

13 Yahya Kemal Beyatlı, « Çamlar Altında Musâhabe », Aziz İstanbul, Istanbul : Istanbul Fetih Cemiyeti, 1992 : 97-102.

14 Op.cit.,101.

15 Molla Dâvud-zâde Mustafa Nâzım, Rüyada Terrakî ve Medeniyet-i İslamiyeyi Ru'yet, Istanbul, 1915.

une interprétation fondamentaliste de la loi islamique : Hommes et femmes se partagent la ville à des heures diverses et ainsi ne se rencontrent jamais dans des endroits publics. Les cafés ont disparu car il n'existe plus de buveurs de thé, de café ou de fumeurs de narguilé. Les écoles n'enseignent plus que les sciences dites « utiles ». Les tribunaux donnent leurs jugements au bout d'une journée. Le narrateur apprend que c'est après la défaite dans les Balkans qu'une cinquantaine de personnes s'exilèrent sur une île déserte, y établirent l'état idéal, puis exportèrent le modèle dans tous les territoires ottomans. Ils conjuguèrent une interprétation stricte de l'Islam avec le développement technologique et industriel. Selon Molla Dâvud-zâde Mustafa Nâzım, un tel modèle était non seulement possible mais même souhaitable.

Les trois textes suivants ont une approche différente. C'est moins l'impact de la modernisation politique, économique et industrielle sur l'identité nationale, religieuse et culturelle que l'avenir de l'humanité dans un monde technologique qui est en question. En effet Celâl Nuri İleri dans la nouvelle clôturant son *Histoire du futur*¹⁶, Abdülhak Hamit Tarhan dans sa pièce *Les Terriens*¹⁷ et Refik Halit Karay dans sa nouvelle « Cela doit être une illusion »¹⁸ peignent un tableau pessimiste de l'avenir. La colonisation industrielle des cieux et des océans, la disparition des saisons, l'automatisation de la vie de tous les jours, la disparition des relations humaines, des différences entre être humains et robots, hommes et femmes et l'instauration d'un gouvernement central mondial totalitaire sont des thèmes communs de ces œuvres. Et bien que l'unité de la race humaine, la disparition des différences ethniques, nationales et religieuses, la longévité ou carrément la vie éternelle suite à la guérison de toutes les maladies paraissent, à certains d'entre nous, une vision idéale ou utopique de l'avenir, ce n'est pas nécessairement le cas pour nos auteurs.

Mais bien qu'İleri, Tarhan et Karay semblent, à première vue, traiter du même sujet et partager une même vision pessimiste de la cité future, une étude plus détaillée de leurs textes, en tenant compte de leurs sensibilités politiques, montrent qu'ils nous racontent des choses bien différentes. En effet Karay ne décrit pas une ville du futur mais caricature Ankara en 1921. Ankara était la capitale des rebelles kémalistes qui luttèrent pour la libération nationale de la Turquie occupée après la première guerre mondiale par les armées françaises, anglaises et grecques. Le Sultan avait accepté de collaborer avec les alliés et Mustafa Kemal (le futur Atatürk) et le vaste front de libération nationale défiait donc l'autorité du sultan ottoman et du califat. En décrivant la capitale des insurgés comme une cité totalitaire, le robotisé et déshumanisé Karay, profondément conservateur pour ne pas dire réactionnaire, laisse sous-entendre que la révolte contre l'autorité monarchique, qui équivaut à une rupture avec la continuité culturelle et politique de l'Empire ottoman, aboutira à une acculturation et déshumanisation de la société. Tarhan, par contre, se place à l'antipode de Karay sur l'échiquier politique. Écrite la même année que la nouvelle de Karay, sa pièce *Les Terriens* est constituée d'un long dialogue entre les esprits de deux héros de pièces précédentes de Tarhan : Dilşad, profondément croyante et nationaliste, et Kanbur le sceptique survolent la Turquie pour se rendre à Ankara et soutenir les rebelles. Ils discutent de questions philosophiques, religieuses et politiques tout au long de leur voyage. Ils sont unanimes dans leur condamnation du vingtième siècle, un siècle de valeurs matérialistes, où l'on célèbre « le culte du veau d'or ». Mais la disparition des valeurs spirituelles et des nations au quarantième siècle inquiète profondément la traditionaliste Dilşad, car elle y voit une source de décadence culturelle et l'origine de la disparition des concepts de société, de fraternité et d'humanité. En fait, elle refuse de se soumettre à cette vision du futur et la guerre

16 Celâl Nuri, « Latife-i Edebiye », *Tarih-i İstikbal: Mesâil-i İctimâiye*, Istanbul, 1914: 148-164.

17 Abdülhak Hamid Tarhan, « Arziler », *Tiyatroları 6: Kanbur*, Ed. İnci Enginün, Istanbul : Dergâh, 2002: 293-334.

18 Refik Halit, « Hülya Bu Ya », *Ago Paşa'nın Hatıratı*, Istanbul, 1921: 25-38.

d'indépendance turque devient une occasion pour changer le cours de l'histoire. La lutte des indépendantistes dépasse le cadre du combat nationaliste et devient une lutte pour la rédemption de toute l'humanité. La nouvelle d'İleri, par contre, a été écrite dans un cadre tout à fait différent, à l'aube de la première guerre mondiale. Homme de progrès, passionné d'idées nouvelles, il condamne une vision du monde, au 15²^{ème} siècle, où la technologie et la productivité économique priment sur l'aspect social et humain du développement. Mais cette condamnation est faite tout autant par considération esthétique qu'humaniste. Dans le monologue final de sa nouvelle, la voix du narrateur se confond avec celle de l'auteur :

Mais voulez-vous que je vous dise ? Cette vision de l'avenir ne m'a pas plu. Ce monde futur m'était étranger. Il fut une époque où existait quelque chose que nous nommions beauté. La beauté se manifestait dans les montagnes, les mers, les rivières. Mais aujourd'hui on n'aperçoit plus la surface de la terre. Comment pourrions-nous en voir la beauté ? Les femmes et les jeunes filles aussi l'incarnaient. Mais depuis que les hommes et les femmes sont devenus un seul et unique genre, la grâce féminine elle aussi a disparu. Ô malheur !¹⁹

En conclusion, nous pouvons dire que les auteurs qui se sont essayés à la littérature d'anticipation se focalisaient avant tout sur des questions brûlantes de l'actualité intellectuelle ottomane. Est-ce que les idées nouvelles, l'industrialisation et la technologie pouvaient être conjugués et permettre ainsi à l'Empire ottoman de survivre. Qu'ils soient islamistes, nationalistes ou bien humanistes, les auteurs répondaient à cette question de façon différente et participaient ainsi activement aux débats de leur époque. Bien qu'il n'y ait pas d'auteur qui se soit dédié uniquement à la littérature d'anticipation, il est néanmoins vrai que certains des auteurs les plus importants de l'époque, tels que Yahya Kemal, Abdülhak Hamit, Refik Halit et Celal Nuri se sont essayés à ce genre. Il s'agit d'une de ces tristes ironies de l'histoire, que ces premiers textes de littérature d'anticipation qui s'interrogeaient sur la survie de la culture turco-ottomane, islamique ou bien de l'humanité aient été les victimes des réformes linguistiques et de la transformation de l'alphabet et soient ainsi devenus inaccessibles aux amateurs du genre...

19 Celâl Nuri, « Latife-i Edebiye », 164.